

(...)Tout avait commencé avec cette paire à talons. Elle était si moche que je fus prise d'une répulsion immédiate. C'était loin dans l'enfance. Un traumatisme dont je n'étais pas remise. Je n'aurais jamais pensé qu'il était possible d'être en proie à un tel sentiment de rejet et d'effroi à l'encontre d'un objet, avant cette paire de chaussures. Au premier coup d'oeil, ce fut sans appel. Déjà dans la vitrine, puis chaussée. Le plus terrible, ce fut lorsque tu l'as achetée. Je faillis m'évanouir. J'étais terrifiée de voir mes pieds dedans. Et pourtant il avait bien fallu que je m'y fasse. Tu avais décidé que ce serait ça ma paire d'école, pour l'année. Aucune autre. Il t'importait peu que je l'aime. Que j'en fasse tout un plat, au point d'avoir ma première crise identitaire par les pieds. La honte de paraître devant mes camarades avec cette paire de pompes à mes trousses. Bientôt je n'eus plus qu'une hantise. Surtout ne pas ressembler à la paire. Aux talons. Ne pas être atteinte du même syndrome de laideur. Je n'avais pas d'autre conscience que cette paire. Jusqu'à ne plus pouvoir la chausser autrement qu'avec mon cerveau. Mon inconfort. Mon premier grand rôle par les pieds. C'est toujours difficile une première fois. Toi, tu ne te doutais même pas de mon dilemme. Sais-tu que je vois tes yeux dans le public chaque fois que je joue ? Ne les ferme pas, ça ne sert à rien ; je les ai dans la peau. Ce que tu ne sais pas, mère, c'est que durant toute cette année je cachais une autre paire dans la poche avant de mon cartable. Tous les matins tu

sortais sur la terrasse qui donnait sur la rue, où, bien droite dans mes chaussures à talons, j'attendais le bus. Tu me faisais un signe de la main en guise d'au revoir. Tu vérifiais que j'avais bien ma paire. J'avais à peine le temps de te répondre que le bus était déjà là. Je grimpais dedans. Mon ombre, elle, ne manquait pas de te renvoyer un signe avant de me suivre jusqu'à ma place. Ce fut là, troisième rangée de droite, que je connus la liberté par les pieds. J'étais toujours la première dans le bus, je changeais de chaussures discrètement avant l'arrêt suivant. Au retour, j'étais la dernière à descendre. Juste avant l'arrêt, je réintérais la paire de ton sourire. Heureusement, tu n'as jamais fait attention aux ombres. Tu aurais vu que la mienne marchait pieds nus. Par la suite, j'ai grandi. La paire est devenue trop petite.

C'est à partir du jour où elle ne me contint plus que je sus répondre à l'oncle Bashar. Cette manie qu'il avait aux déjeuners de famille, tous les premiers dimanches du mois, de ne pas me saluer. Au lieu de cela, il m'attrapait la joue entre deux doigts et la secouait en signe d'affection, dans un mouvement frénétique qui allait de haut en bas. Pincement accompagné de douleur. Il me regardait droit dans les yeux et, d'une voix qu'il voulait aussi présente que son ego, me demandait :
« Alors ? On ne sait toujours pas ce qu'on veut faire quand on sera grande ? » S'il avait moins postillonné en parlant, je l'aurais peut-être su. Ce premier dimanche du mois, je répondis

: « Schizophrène. Je veux faire schizophrène. » La pression de ses doigts se relâcha. Il éclata de rire et rétorqua, l'air de vouloir m'apprendre quelque chose : « On ne fait pas schizophrène. On le devient. » « Je sais. Je veux l'être et le devenir. Je veux tout. » Il ne postillonna plus et s'arrêta net. Il ne me posa plus jamais la question. J'ai porté la paire de chaussures en triomphe. Je t'ai demandé si je pouvais la garder comme fétiche. Tu t'es inquiétée pour moi. Ta fille s'attachant à une paire de chaussures. Tu aurais voulu pour moi des amies. Je n'avais que cette paire. Je lui devais ma délivrance. J'étais convaincue que c'était tout ce que je voulais. Être schizophrène. Je ne savais pas que nous l'étions tous. Toi aussi. Que veux-tu ? Ça commence par les pieds, puis ça gagne la tête. Enfant, je ne me doutais pas de l'apprentissage que je faisais par les pieds, à mon insu. Le metteur en scène, lui, avait tout de suite su qu'il y avait une chaussure en moi. Paraît que ça saute aux yeux, une femme à chaussure. La révolte a la forme d'un talon. Sa décision de me garder pour le rôle est partie de là, d'ailleurs. Sans même prendre la peine d'auditionner une seule personne après moi.(...)

Hyam Yared

(Extrait de *L'armoire des ombres*, roman paru aux éditions Sabine Wespieser (2006))